Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + LLCER, veuillez visiter :
bac-hggsp-llcer.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2026 : Philosophie Amérique du Nord

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2026

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : La science doit-elle être utile ?

Bien entrer dans le sujet

Le sujet paraît évident, la science semble devoir être utile puisqu'elle permet de soigner, de prévoir, de construire des machines, de mieux comprendre la nature ou d'améliorer la vie humaine. Mais il faut se méfier de cette évidence. Le sujet ne demande pas seulement si la science est utile, il demande si elle doit l'être. Autrement dit, peut-on exiger de la science qu'elle serve à quelque chose ? Et si oui, à quoi doit-elle servir ?

La difficulté vient donc d'une tension. La science cherche d'abord la vérité, tandis que l'utilité renvoie plutôt à l'action, au besoin ou au résultat pratique.

Clarifier les mots importants

La science désigne une connaissance rationnelle, méthodique et démontrée. Elle cherche à dépasser l'opinion, les croyances et les apparences. Sur ce point, on peut penser à Platon, qui distingue l'opinion instable du véritable savoir.

Être utile, c'est servir à quelque chose. Mais l'utilité peut avoir plusieurs sens. Une science peut être utile parce qu'elle guérit, protège ou éclaire nos décisions. Mais on peut aussi réduire l'utilité à ce qui rapporte, ce qui fonctionne immédiatement, ou ce qui donne du pouvoir.

Le mot « doit » est décisif ici. Il peut désigner une obligation morale, sociale ou politique. La science a-t-elle le devoir de servir l'humanité ? Ou doit-elle rester libre, même lorsqu'elle ne produit pas d'application concrète immédiate ?

Faire émerger la problématique

Le sujet oblige à éviter les réponses trop simplistes oui / non.

D'un côté, si l'on affirme que la science doit toujours être utile, on risque de la réduire à un simple instrument. Elle n'aurait alors de la valeur que par ses applications pratiques, techniques ou économiques.

D'un autre côté, si l'on affirme que la science n'a pas à être utile, on risque d'oublier qu'elle transforme profondément nos vies et qu'elle donne aux hommes un pouvoir immense sur la nature et sur eux-mêmes.

La problématique peut donc être formulée ainsi :

- La science doit-elle être jugée selon son utilité pratique, ou possède-t-elle une valeur propre comme recherche de vérité ?

- La science doit-elle servir les besoins humains sans perdre sa liberté ?

- L'utilité est-elle une condition de la valeur de la science, ou seulement une conséquence possible de ses découvertes ?

Première piste : La science semble devoir servir la vie humaine

On peut d'abord défendre l'idée que la science doit être utile. Elle n'est pas seulement une contemplation abstraite, elle permet d'agir plus efficacement sur le monde.

Cette idée est très présente chez Descartes. Dans le *Discours de la méthode*, il affirme que les sciences peuvent nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Il ne s'agit pas seulement de dominer pour dominer, mais notamment de mieux préserver la santé, que Descartes considère comme un bien essentiel.

On peut aussi penser à Auguste Comte, pour qui la science permet de prévoir afin de pouvoir agir. La connaissance scientifique n'est donc pas seulement théorique. Elle aide l'humanité à organiser son action sur le réel.

Cette piste est forte, car elle montre que la science peut libérer les hommes de l'ignorance, de la maladie, de la peur et de l'impuissance.

Deuxième piste : La science ne doit pas être réduite à son utilité immédiate

Cependant, il serait dangereux d'exiger que toute science soit immédiatement utile. Certaines recherches semblent d'abord abstraites ou éloignées de la vie quotidienne. Pourtant, elles peuvent être précieuses.

On peut ici mobiliser Aristote. Pour lui, l'être humain désire naturellement savoir. La connaissance théorique a une valeur en elle-même. On ne cherche pas toujours à connaître pour produire quelque chose, on cherche aussi à comprendre parce que la vérité a une dignité propre. Cette idée permet de critiquer une vision trop étroite de l'utilité. Si l'on juge la science seulement selon ses applications pratiques, on risque de mépriser la recherche fondamentale, la réflexion théorique ou les savoirs qui forment l'esprit.

On peut aussi évoquer Kant, pour qui la raison humaine ne se limite pas aux besoins pratiques immédiats. L'homme ne vit pas seulement pour satisfaire des intérêts matériels. Il cherche aussi à comprendre, à penser, à s'orienter dans le monde.

Il faut donc distinguer une science inutile et une science dont l'utilité n'est pas immédiatement visible.

Troisième piste : Le vrai problème est le sens de l'utilité

La question la plus intéressante n'est peut-être pas seulement de savoir si la science doit être utile, mais à quelle fin elle doit l'être. Une science utile à la médecine, à l'éducation ou à la connaissance n'a pas le même sens qu'une science utilisée pour la guerre, la surveillance ou la domination. Le problème n'est donc pas seulement l'utilité, mais la valeur de la fin poursuivie.

Ici, Rousseau peut être une référence intéressante. Dans le *Discours sur les sciences et les arts*, il critique l'idée selon laquelle le progrès des sciences rendrait nécessairement les hommes meilleurs. Une société peut devenir plus savante sans devenir plus juste ni plus morale. Cette critique oblige à nuancer l'idée de progrès. La science peut augmenter notre puissance, mais cette puissance n'est pas automatiquement bonne. Elle doit être orientée par une réflexion morale et politique (on pourrait développer l'exemple des bombes atomiques et des centrales nucléaires).

On peut alors retrouver une idée kantienne : ce qui compte n'est pas seulement l'efficacité d'un moyen, mais la valeur de la fin. Une science très efficace peut devenir inquiétante si elle sert des fins injustes.

Pièges à éviter

- Confondre « être utile » et « devoir être utile » : Le sujet ne demande pas seulement si la science produit des effets utiles. Il demande si l'on peut exiger d'elle qu'elle soit utile. Il faut donc traiter la question de l'obligation, pas seulement faire la liste des applications scientifiques.

- Réduire l'utile au rentable : Une connaissance peut être utile sans rapporter d'argent. Elle peut former l'esprit critique, corriger des illusions, ou aider à mieux comprendre le monde.

– Répondre de manière trop tranchée : Dire que la science doit toujours être utile risque de la réduire à un simple outil. Dire qu'elle n'a jamais à l'être risque d'oublier ses effets sur la société.

Conclusion nuancée

Une bonne réflexion pourrait montrer que la science n'a pas à être immédiatement utile ni rentable. Elle doit pouvoir chercher librement la vérité, car cette recherche a une valeur propre.

Mais cela ne signifie pas que la science puisse être totalement indifférente à ses usages. Puisqu'elle donne aux hommes un pouvoir considérable sur la nature et sur eux-mêmes, elle appelle une réflexion morale et politique.

On pourrait donc soutenir que la science doit d'abord viser le vrai, mais qu'elle ne peut pas ignorer la question de l'usage qui sera fait de ce vrai. Elle n'a pas à être seulement utile, elle doit surtout être libre dans sa recherche et responsable dans ses effets.

Dissertation n°2
Sujet : L'artiste sait-il ce qu'il fait ?

Première impression à la lecture du sujet

À première vue, on aurait envie de répondre oui. Après tout, un artiste n'agit pas au hasard. Il choisit ses couleurs, ses mots, ses sons, ses gestes. Il travaille, il corrige, il recommence. En ce sens, il semble bien savoir ce qu'il fait.

Mais le sujet devient plus intéressant dès qu'on se demande ce que signifie vraiment "savoir". Un artiste sait-il toujours ce qu'il veut dire ? Comprend-il entièrement ce qui l'a poussé à créer ? Peut-il prévoir ce que son œuvre fera ressentir ou penser aux autres ?

C'est là que naît le problème. L'artiste maîtrise quelque chose, bien sûr, mais son œuvre peut aussi lui échapper. Elle peut exprimer plus que ce qu'il avait prévu, ou être comprise autrement que ce qu'il imaginait. Le sujet invite donc à réfléchir à cette tension entre maîtrise et part d'inconnu dans la création artistique.

Clarifier les mots importants

L'artiste n'est pas qu'un simple artisan. Il possède souvent une technique, mais il produit aussi une œuvre capable d'ouvrir un sens nouveau.

« Savoir » peut vouloir dire maîtriser un geste, avoir une intention claire, comprendre le sens de son œuvre, ou prévoir son effet sur le public. Ces sens doivent être distingués.

« Ce qu'il fait » désigne l'objet produit, mais aussi ce que l'œuvre exprime, révèle ou provoque.

La vraie difficulté est donc celle-ci : on peut savoir fabriquer une œuvre sans savoir entièrement ce qu'elle veut dire.

Problématiques possibles

Le sujet invite à se demander jusqu'où va la maîtrise de l'artiste sur son œuvre. Il ne s'agit pas seulement de savoir s'il possède une technique, mais de comprendre s'il peut vraiment être lucide sur le sens de ce qu'il crée.

On peut formuler le problème ainsi :

- L'artiste est-il pleinement maître de son œuvre, ou la création suppose-t-elle toujours une part d'inconnu ?
- La création artistique est-elle l'application d'un projet clair, ou une découverte progressive ?
- Jusqu'où l'artiste est-il maître de ce qu'il crée ?

Ces problématiques permettent de ne pas répondre trop vite. Elles invitent à tenir ensemble deux dimensions de l'art : la maîtrise et le dépassement.

Première piste : L'artiste sait ce qu'il fait

Il serait faux de réduire l'artiste à quelqu'un qui crée au hasard. L'art demande du travail, de la technique et des choix. Le musicien connaît son instrument. Le peintre travaille la couleur et la composition. L'écrivain corrige ses phrases. Même l'improvisation suppose une maîtrise acquise. En ce sens, l'artiste sait ce qu'il fait parce qu'il possède un savoir-faire. Il transforme une matière selon une certaine intention.

On peut ici rappeler que le mot grec *technè* désigne un savoir-faire. L'art n'est donc pas d'abord une magie mystérieuse. Il suppose une compétence, une pratique et une discipline. Cette idée permet de combattre une vision trop romantique de l'artiste, comme s'il créait seulement sous le coup de l'inspiration.

On peut aussi penser à Duchamp. Lorsqu'il présente un objet ordinaire comme œuvre d'art, son geste est très réfléchi. Il sait qu'il interroge les limites de l'art, le rôle du musée et le regard du spectateur. Ici, l'artiste semble savoir assez précisément ce qu'il fait.

Deuxième piste : L'artiste ne sait pas tout

Mais une œuvre d'art peut dépasser l'intention de son auteur. Un artiste peut découvrir après coup ce qu'il a exprimé. Un spectateur peut voir dans l'œuvre un sens que l'artiste n'avait pas prévu.

Avec Platon, on peut déjà poser cette difficulté. Le poète inspiré produit de belles paroles, mais il n'est pas toujours capable d'en rendre raison. Il parle parfois sous l'effet d'un enthousiasme, plutôt que par un savoir clair et rationnel.

Avec Freud, on peut aller plus loin. L'œuvre peut révéler des désirs inconscients, des conflits intérieurs, des affects que l'artiste ne maîtrise pas entièrement. L'artiste ne sait donc pas toujours ce qui se joue en lui lorsqu'il crée.

On peut aussi mobiliser Nietzsche. La création artistique ne vient pas seulement de la raison, mais de forces vitales, de pulsions, d'une énergie profonde. L'artiste n'est pas un pur calculateur. Il est traversé par quelque chose qui le dépasse.

Dire cela ne signifie pas que l'artiste fait n'importe quoi. Cela signifie plutôt que l'œuvre contient plus que ce que l'artiste sait clairement.

Troisième piste : L'artiste sait en créant

La position la plus intéressante consiste à dépasser l'opposition entre savoir et ignorance. L'artiste ne sait pas toujours d'avance ce qu'il va faire. Mais il le découvre en travaillant. Il essaie, corrige, recommence, reconnaît peu à peu ce qui convient.

On peut penser ici à Alain. L'artiste ne part pas toujours d'une idée déjà claire. Il trouve son idée dans l'exécution même de l'œuvre. Le peintre découvre en peignant, l'écrivain en écrivant, le musicien en jouant.

Kant permet aussi de nuancer. Avec la notion de génie, il montre que l'artiste invente des formes nouvelles, sans pouvoir toujours expliquer par des règles précises comment il crée. Le génie n'est pas ignorant, mais son savoir n'est pas entièrement formulable.

L'artiste possède donc un savoir particulier. Ce n'est pas un savoir théorique, comme celui du scientifique. C'est un savoir pratique, sensible, inventif. Il sait ce qu'il fait en le faisant.

Pièges à éviter

- Répondre simplement “oui”, car cela réduirait l’artiste à un technicien.
- Répondre simplement “non”, car cela ferait de l’artiste un être passif, soumis à l’inspiration.
- Confondre l’intention de l’artiste et le sens de l’œuvre. Une œuvre peut produire des interprétations que son auteur n’avait pas prévues.

Idée de conclusion

L’artiste sait donc ce qu’il fait, mais pas entièrement. Il sait travailler une matière, choisir des formes, chercher un effet. Mais il ne maîtrise pas toujours le sens profond de son œuvre ni ce que les autres y verront.

C’est peut-être ce qui fait la richesse de l’art. L’œuvre naît d’un savoir, mais elle dépasse ce savoir. L’artiste n’est ni un simple technicien, ni un pur inspiré. Il est celui qui crée entre maîtrise et découverte.

Explication de texte
Sujet : Sigmund Freud, L'Avenir d'une illusion, 1927.

Comprendre l’idée générale du texte

Dans cet extrait de *L’Avenir d’une illusion*, Freud cherche à expliquer l’origine des idées religieuses. Il affirme qu’elles ne viennent ni de l’expérience ni d’un raisonnement rigoureux. Elles sont, selon lui, des illusions, c’est-à-dire des croyances nées du désir humain. Les hommes croient en Dieu, en la Providence, en la justice divine ou en la vie après la mort parce que ces croyances répondent à leurs angoisses les plus profondes.

Le texte ne dit donc pas simplement que la religion est « fausse ». Il dit plutôt qu’elle est portée par un besoin affectif très puissant. Pour Freud, la force de la religion vient de la force des désirs qu’elle satisfait.

Qui est Freud et dans quel contexte écrit-il ?

Sigmund Freud est le fondateur de la psychanalyse. Il s'intéresse aux désirs inconscients, aux peurs, aux conflits intérieurs et à la manière dont ils influencent nos pensées et nos comportements. Dans *L'Avenir d'une illusion*, publié en 1927, il applique cette méthode d'analyse à la religion. Freud écrit dans un contexte marqué par le développement des sciences modernes, par la critique de la religion et par l'idée que l'humanité doit apprendre à se libérer de certaines croyances héritées. Il ne critique pas seulement la religion comme institution sociale. Il cherche surtout à comprendre pourquoi elle exerce une telle emprise sur les hommes.

Pour bien expliquer le texte, il faut donc garder en tête que Freud ne parle pas en théologien, ni en historien des religions. Il parle en psychanalyste. Il cherche les racines psychiques de la croyance religieuse.

La question philosophique du texte

La question centrale pourrait être formulée ainsi :

> D'où viennent les croyances religieuses et pourquoi ont-elles autant de force sur l'esprit humain ?

Cette question engage une réflexion philosophique importante. Elle oblige à se demander si une croyance est vraie parce qu'elle rassure, ou si elle peut au contraire être suspecte précisément parce qu'elle répond trop bien à nos désirs. Le texte interroge donc le rapport entre vérité, désir et besoin de consolation.

Freud suggère que certaines idées paraissent solides non parce qu'elles sont démontrées, mais parce qu'elles nous protègent de ce que nous avons du mal à supporter, comme la peur de la mort, l'injustice ou l'impuissance face au monde.

La thèse de Freud

La thèse de Freud est nette : les idées religieuses sont des illusions parce qu'elles réalisent symboliquement les désirs les plus profonds de l'humanité.

Il faut bien comprendre le mot illusion. Chez Freud, une illusion n'est pas forcément une simple erreur. C'est une croyance dont la motivation principale est le désir. Une croyance religieuse peut donc être dite illusoire non parce qu'on a immédiatement prouvé qu'elle est fausse, mais parce qu'elle naît d'un besoin de protection, de justice et de consolation.

La religion apparaît ainsi comme une réponse psychologique à la détresse humaine.

Éléments d'analyse du texte

Freud construit son raisonnement en trois mouvements. Il commence par refuser aux idées religieuses le statut de vérités rationnelles. Elles ne viennent ni de l'expérience

ni d'une réflexion démonstrative. Elles sont des « illusions », c'est-à-dire des croyances dont la force vient du désir qu'elles accomplissent.

Il explique ensuite l'origine de ces illusions par l'expérience de la détresse infantile. L'enfant, fragile et dépendant, a besoin d'être « protégé » et « aimé » par le père. Or, selon Freud, l'adulte demeure lui aussi exposé à une forme de détresse face aux dangers de l'existence. Il se tourne alors vers l'image d'un père plus puissant, Dieu, capable de le protéger.

Enfin, Freud montre que la religion répond aux grandes angoisses humaines. La Providence rassure face aux dangers de la vie. L'idée d'un ordre moral du monde apaise le scandale de l'injustice. La croyance en une vie future donne l'espoir que les désirs non réalisés ici-bas pourront l'être ailleurs. La religion propose aussi des réponses aux grandes énigmes, comme l'origine de l'univers ou le lien entre le corps et l'esprit.

Il faut donc bien voir la méthode de Freud. Il ne discute pas directement l'existence de Dieu, il cherche plutôt à comprendre pourquoi les hommes ont besoin d'y croire. Son explication est psychologique. La religion est interprétée comme une réponse affective à la vulnérabilité humaine.

Discussion rapide

La thèse de Freud est forte parce qu'elle montre que l'homme n'est pas seulement un être rationnel. Il est aussi traversé par des peurs, des désirs et des besoins de consolation. Cela permet de comprendre pourquoi les croyances religieuses ont une telle puissance.

Mais cette analyse peut être discutée. Expliquer qu'une croyance répond à un désir ne suffit pas forcément à prouver qu'elle est fausse. Une idée peut nous rassurer et être malgré tout vraie, ou du moins philosophiquement défendable. Freud risque donc de réduire trop vite la religion à une illusion consolatrice. On peut aussi remarquer que la religion n'a pas seulement une fonction de protection psychologique. Elle peut organiser une communauté, transmettre des valeurs, inspirer des actes moraux ou donner une orientation à l'existence. La critique freudienne éclaire donc un aspect important du religieux, mais elle n'en épuise pas tout le sens.

Reste alors de se demander si Freud rend pleinement justice à l'expérience religieuse en la ramenant au besoin humain d'être rassuré.

———

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.